

Danny Plourde, Jacques Allard, Louise de gonzague Pelletier

Jacques Paquin

Numéro 128, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36805ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2007). Compte rendu de [Danny Plourde, Jacques Allard, Louise de gonzague Pelletier]. *Lettres québécoises*, (128), 39–40.

☆☆☆

Danny Plourde, *Calme aurore (s'unir ailleurs, du napalm plein l'œil)*, Montréal, l'Hexagone, 2007, 112 p., 16,95 \$.

Immersion difficile

La position de Dany Plourde n'est pas des plus confortables, c'est le moins qu'on puisse dire.

D'abord, il éprouve la plus grande méfiance envers l'image sociale du poète ; ensuite, il résiste à l'élitisme qui fatalement, à cause du lectorat, fait entrer les poètes dans une sphère fort restreinte ; enfin, malgré ses velléités « populistes », son appartenance au champ de la poésie le rend à peu près invisible pour la classe à laquelle il veut s'adresser. C'est comme si son pari était perdu d'avance, mais il est lucide à ce propos et ses écrits témoignent de cet écart entre ses ambitions et la situation actuelle de la poésie au Québec.



DANNY PLOURDE

Et comme si ne n'était pas assez compliqué comme cela, dans son plus récent recueil, il narre sa rencontre avec une Coréenne qui ne comprend pas un traître mot de ce qu'il lui dit et qui semble se foutre pas mal de sa poésie. Il y a de quoi souffrir du syndrome de l'imposteur, comme il l'admet lui-même dans son liminaire : « ce long poème n'en est peut-être pas un et ne suis peut-être qu'un imposteur après tout on a tous besoin une fois de temps en temps d'aller conter un bout écorché de sa vie à quelqu'un ». (p. 15) Il n'est pas étonnant que ses textes soient amputés du pronom « je ». Il s'en est expliqué dans son précédent recueil, *Vers quelque (sommées nombreux à être seuls)*, paru en 2004 : « intègre et lucide face au peu de singularité qu'il reste en moi sans abuser de la subjectivité comme le font la plupart des littéraires ». Et pourtant, les textes ont beau évacuer le « je », la subjectivité est bel et bien souveraine à chacune des pages. La prose l'emporte sur les vers, Danny Plourde se sent peut-être plus à l'aise lorsqu'il s'agit d'engager à fond son indignation. Sa phrase, saccadée, qui va cahin-caha, qui semble être le fruit d'une improvisation, se veut toujours critique voire autocritique et produit un flux de prises de position passionnées sur la situation du Québec, sur l'autorité, la place de sa génération et le peu de place faite à la poésie.

Mais le drame, et c'est ce qui fait tout l'intérêt du recueil, c'est sa rencontre inopinée avec cette jeune Coréenne, appelée « calme aurore », venue visiter le Québec. Les contradictions du sujet des poèmes s'exacerbent d'autant plus avec cette petite histoire un peu fleur bleue, pathétique en un sens. Lorsqu'il décidera d'aller la retrouver dans son pays, il fera face à la double perte de son identité de Québécois et de poète. Il devient aux yeux des autres l'étranger, l'iconoclaste, condamné à coucher seul dans son abri de misère en raison des règles strictes de la famille sur les fréquentations avec leur fille. Cela donne au bout du compte une écriture qui n'a pas froid aux yeux, la grande authenticité d'un sujet qui s'affiche avec force (malgré l'oblitération du « je ») et qui semble prendre constamment des dispositions pour ne pas être « récupéré » par le discours d'autrui. Cette tension entre la passion de



dire et la vanité de l'écrire rappelle Paul Chamberland (mais on pourrait aussi songer à un Hubert Aquin) envers qui le poète reconnaît sa dette, mais le combat de Plourde apparaît plus tragique en ce début de siècle plus relativiste. Par une cruelle auto-ironie, le poète s'amuse à décliner sur une page entière toutes ses identités : « bâtardes », « foreigner », « damned Canuck », « gringo », « trou de cul », « ethnie francophone » et, bien entendu, poète : « ne suis qu'un illustre inconnu un faiseur de vers qui n'existe que pour être pauvre et humilié une médaille autour du cou ». (p. 89)

Sa poésie n'est pas toujours bien écrite, mais on aura compris qu'un style plus léché ou plus artiste contredirait ses propos. En revanche, Plourde ne cède pas non plus à

une parodie de l'écriture comme certains ont pu être tentés de le faire. Justement, sa poésie accroche le lecteur, peut-être parce qu'il y a une histoire, une anecdote qui tire sa profondeur d'une conscience historique et d'une volonté de critique sociale. Nombreuses sont les évocations de l'histoire du Québec et de celle de la Corée.

En somme, Danny Plourde ne laisse pas indifférent, mais il faudra voir comment il va négocier son appartenance, mise à distance ou non, à un champ aussi restreint que celui de la poésie. Il lui faudra maintenir sa combativité tout en assumant tôt ou tard une subjectivité à part entière sans tomber dans les travers qu'il reproche aux autres.

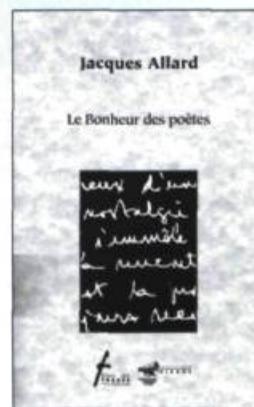
☆☆☆

Jacques Allard, *Le bonheur des poètes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges/Productions Rivage, 2007, 144 p., 20 \$.

Le bonheur malgré tout

L'anthologie qu'a préparée Jacques Allard aborde une thématique fort peu prise en compte dans le monde moderne quand elle n'est pas tout simplement risible : le bonheur.

Peut-être vous dites-vous comme D. Kimm que « Le bonheur, ça ne m'intéresse pas tellement » (p. 47) ? Peut-on en parler sans sombrer dans les clichés des romans de gare ou des chansons à la guimauve ? Au départ, le mot est donc suspect, car on sait trop, depuis Gabrielle Roy, qu'il est souvent d'occasion. On serait peut-être enclin à croire que les poètes n'ont rien à faire du bonheur. De fait, le plus grand défi auquel les poètes ont dû faire face, c'est d'atteindre le bonheur de l'expression. Pour le reste, nous sommes devant des variations sur un thème, une musique du bonheur en somme !



Pour Nicole Brossard, « le bonheur ne se prononce pas » (p. 29) et Michel Van Schendel écrit qu'« Un sage disait que ce mot recouvre une couleur si fragile / qu'il vaut mieux ne pas le prononcer. » (p. 129) Sans surprise, le bonheur se trouve associé à l'amour, comme chez Denise Brassard, André Brochu, François Charron, alors que France Mongeau et Claudine Bertrand évoquent plus directement Éros. Le bonheur s'associe ailleurs à la joie, composante mystique exploitée par Paul Chanel Malenfant, ou il se confond pour Claude Beausoleil avec la figure mythique de Jack Kerouac. D'autres résistent, c'était prévisible. Ils interrogent la place que prend le bonheur en le mettant à distance ou en lui demandant des comptes. L'intitulé de Jean-Simon Desrochers est révélateur de cette tendance: « Nihil ou comment trouver le bonheur dans l'idée que toute chose disparaîtra ».

« Que peut la littérature face à un enfant qui meurt ? » demandait Jean-Paul Sartre. Oser parler du bonheur alors que tout semble le nier? Le bonheur ne peut-il être qu'individuel et égoïste? « Le bonheur des uns fait le poème des autres », lance Dany Plourde (p. 115) et Jean-François Poupart traque le ridicule de celui qui se dit heureux: « Soyez égocentrique: je me noie dans mon bonheur! » (p. 117) C'est Denise Desautels qui exprime le mieux la contradiction en faisant scintiller dans le texte le mot en caractères gras et en usant d'un rythme



JACQUES ALLARD

incantatoire: « **Bonheur, bonheur, bonheur.** Et cependant tant de mauvais sons, de mauvais signes, étalés rauques nous coupent les ailes. » (p. 56) D'autres, pour assurer leurs arrières, prennent le parti de la parodie (Yves Boisvert) ou de la préciosité (Hugues Corriveau). La présence de certains auteurs étonnera. Marie-Claire Blais renoue avec la poésie, et qui plus est, sur un thème auquel ses romans apocalyptiques nous ont peu habitués: c'est le mot « splendeur », soutiré à la douleur, qui résume sa vision. Robert Lalonde revient aussi à la poésie et, curieusement, il parle du bonheur en termes assez proches de ceux de la romancière. Tout n'est pas égal et les textes d'Alain Farah et Rose Després m'ont paru plus faibles, alors que j'ai cherché en vain la pertinence thématique des textes de Tania Langlais et de Sonia Cotten.

Il y a pour finir des poèmes qui transcendent l'exercice de départ; je songe à « La table d'histoires » d'Hélène Dorion, à « Page de nuit » de Pierre Nepveu ou à « Hôtel Éternité » d'Élise Turcotte, qui laissent le lecteur sur une ambiguïté qui pousse à les relire.

Des bonheurs d'expression, disais-je.

☆☆ 1/2

Louise de Gonzague Pelletier, *Rêves inachevés*,
Ottawa, David, 2007, 112 p., 16,95 \$.

Album de voyage

Le titre est un peu bancal, mais la jaquette dit plus et mieux que ce dernier l'esprit du recueil.

Le soleil éclaire partiellement ce qui ressemble à une promenade sous des arches, un cloître peut-être, longé par une grille métallique. Le contraste entre l'ombre et la lumière accentue la sensation d'enfermement. Une fois ce seuil franchi, la dédicace m'a mis sur la défensive; « aux handicapés ». Allons donc, allais-je lire un chapelet de bons sentiments? Non, heureusement. De fait, c'est à des illuminations que nous convie Louise de Gonzague Pelletier. Pas celles de Rimbaud, mais plutôt de petits éclats, des tableaux largement inspirés par la pratique du haïku mais dégagés de ses règles trop strictes. Me voilà donc réticent à nouveau. J'ai déjà écrit dans cette chronique la relation ambivalente que j'entretenais avec ces miniatures japonaises dont les effets recherchés tombent souvent à plat ou fleurissent le snobisme de bon aloi. Il me semble que la majorité des poètes, enfin ceux d'ici et il y en a beaucoup, misent trop sur la magie, la rencontre, le choc, ce petit quelque chose qui, dit-on, doit rendre la plénitude de l'instantané. Le *yūgen* (« mystère ineffable » en japonais) repose sur une gageure qui varie d'un poète à l'autre, mais surtout d'un lecteur à l'autre. Et si la quête de ce mystère pèse trop sur la forme du poème, il risque de créer de l'agacement. C'est parfois le cas avec Pelletier qui n'évite pas tous les tics du genre, à commencer par les fameux infinitifs qui soulignent à gros traits et en fin de parcours l'émotion du moment. Comme dans cette « vision française »:

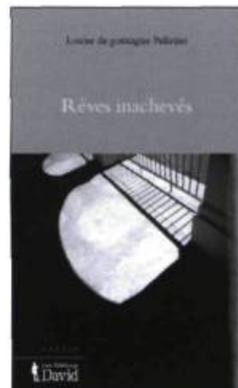


LOUISE DE GONZAGUE PELLETIER

Nouaillé

*petit village où la quiétude cligne sa joie
comme ses champs verts
l'envie d'y aller... (p. 37)*

Mais je dois aussi admettre que dans l'ensemble, bien que rien ne soit exceptionnel, ces petits tableaux géographiques ont leur charme. L'idée de les avoir divisés par thématique, selon les paysages visités par le poète, aux États-Unis, au Québec, en Europe et dans les Caraïbes, etc., leur confère une unité et donne un cadre à la lecture. J'ai été toutefois plus intéressé par les deux dernières parties, antinomiques, « petits désespoirs » et « espoirs fous », où le sujet poétique se représente sous les traits d'une vieille femme en fauteuil roulant. Le pathétique ne vient pas de sa condition d'handicapée, la poésie n'est pas usurpée par la vertu, ce qui donne d'assez belles choses lorsqu'elles se délestent du poids de la tradition orientale: « je tisse une nappe au crochet/ le temps ou mon ennui / s'étend inutilement ». (p. 54) Il y a donc du bon et du moins bon dans ce recueil, mais les textes maintiennent un minimum de qualité très appréciable.



IMPRIMERIE

LITHOGRAPHES

Tél.: 819.566.7611 Téléc.: 819.569.1414
Sans frais: 1.800.267.7611 Courriel: imprimeriehln@qc.airo.com

2605, rue Hertel, Sherbrooke (Qc) J1J 2J4